

PAWEŁ MATYASZEWSKI

Lublin

QUELQUES REMARQUES SUR L'IMAGE DE NAPOLÉON CHEZ CHATEAUBRIAND

La littérature française du temps de l'Empire, sa situation particulière due aux rapports directs entre la vie intellectuelle et des événements purement historiques, restent des problèmes assez amplement abordés par la critique. Ainsi souligne-t-on avant tout l'échec des efforts tenaces de Napoléon consistant à se concilier, aussi bien dans sa politique intérieure que dans ses plans de domination de la France sur l'Europe, la bienveillance ou l'estime des plus grands noms de la littérature de l'époque. Les écrivains, du moins dans leur majorité, refusent de servir d'appui à l'empereur, en le considérant comme un tyran, un „ogre” étouffant la liberté du peuple. Très souvent, en conséquence d'un tel refus, ils préfèrent demeurer à l'écart de la vie publique ou, persécutés par la police impériale, quitter la France, plutôt que de pratiquer une politique de soutien à l'égard de celui qu'ils détestent. Les exemples de M^{me} de Staël ou de Benjamin Constant en sont une preuve célèbre et incontestable.

Néanmoins, malgré ce conflit déclaré entre le pouvoir et les intellectuels, on ne pourrait jamais prétendre que l'époque de Napoléon ait été peu favorable au développement de la vie littéraire en France. Bien au contraire, c'est „aux temps de la dictature” que l'on écrit et fait publier quelques-uns des chefs-d'oeuvre de la culture française. Les écrivains ne se limitent point à contester ou à refuser les réalités de la vie politique dont ils sont témoins, mais ils veulent également créer. Il faut dire que l'Empire, „c'est aussi l'admirable réaction de ceux qui affirment, au prix de l'obscurité ou de l'exil, la liberté de l'esprit et l'honneur d'écrire”¹ et qui, ajoutons encore à la pensée de René Bourgeois, n'hésitent pas à écrire.

¹ R. B o u r g e o i s, *Chateaubriand et la littérature Empire*, Masson et Cie, Paris 1972, p. 8.

Parmi eux se fait remarquer le nom d'un des plus célèbres personnages de l'époque, celui de François-Auguste de Chateaubriand. L'auteur de René est présenté par la critique comme un ennemi acharné de la politique de Napoléon et, par là, de l'empereur même. On cite beaucoup d'exemples qui doivent prouver l'hostilité de Chateaubriand à l'égard du pouvoir de Bonaparte et confirmer ainsi l'opinion générale sur ce problème.

Le but de notre étude est de répondre à la question si, et dans quelle mesure, on peut voir en Chateaubriand un adversaire de Napoléon. Ce qui attire notre attention particulière, c'est non tellement présenter que plutôt analyser et comprendre, de la façon la plus profonde possible, l'image que l'auteur de René se fait de l'époque napoléonienne. Nous allons voir, en perspective de certains événements de la vie de l'écrivain, ainsi qu'à travers ses nombreux écrits, que la manière dont Chateaubriand conçoit la personne de l'empereur est une question complexe et multiforme.

Afin de mieux saisir l'attitude de l'écrivain lors de l'apparition du jeune Bonaparte sur la scène politique française, il serait utile, et même nécessaire, d'analyser ses opinions sur les événements de 1789. La Révolution n'est point une surprise pour Chateaubriand et, ceci paraît avoir une importance capitale, elle ne constitue pas, à ses yeux, un acte condamnable. Quoique issu d'une très ancienne famille aristocratique, il reste, à cette époque, sous l'influence profonde de la pensée philosophique des Lumières, tenant „de Rousseau, aussi comme de Montesquieu, l'amour de la liberté et des institutions libres”². Conscient de l'anachronisme de la monarchie de Louis XVI, Chateaubriand reste réellement convaincu de la nécessité des réformes sociales et politiques du système en France. Un changement des structures pourries du pouvoir, visant à libéraliser la vie de toute la société, lui paraît logique et irrévocable. Ainsi, c'est avec un grand „enthousiasme pour les sentiments généreux dont s'inspiraient les premiers mouvements révolutionnaires”³ que Chateaubriand accueille l'éclatement de la Révolution en 1789. Il se croit un témoin direct des événements qui, résultant des nobles principes du Siècle des Lumières, vont aboutir à l'idéal d'une véritable liberté, idéal qui est également le sien.

Néanmoins, au fur et à mesure que la Révolution commence à s'éloigner dangereusement des idées dont elle est issue pour se transformer en un carnage sanglant, l'attitude de Chateaubriand devient celle d'un désenchantement douloureux. Il constate, plein d'amertume et de dégoût, que ceux qui dirigent le mouvement révolutionnaire visent moins à réformer qu'à rejeter

² H. G i l l o t, *Chateaubriand: ses idées-son action-son oeuvre*, Les Belles Lettres, Paris 1934, p. 28.

³ Ibidem, p. 26.

et, par conséquent, à détruire l'ancien monde. La mort de la famille royale sur l'échafaud en est pour lui un symbole cruel, mais bien convaincant. Selon Chateaubriand, la Révolution perd, avec le temps, son noble caractère primitif, ses continuateurs n'étant plus, à ses yeux, qu'une populace sanguinaire, complètement indifférente à l'idéologie qui a donné le branle au 14 juillet. Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, écrits beaucoup plus tard, il s'en souvient ainsi: „Paris n'avait plus, en 1792, la physionomie de 1789 et de 1790: ce n'était plus la révolution naissante, c'était un peuple marchant ivre à ses destins au travers des abîmes, par des voies égarées”⁴. Bien loin de sympathiser avec l'idéologie plébéienne qui viole la tradition et propage le crime comme une méthode politique, Chateaubriand ressent la plus grande répugnance pour la Terreur, en y voyant la cause directe de l'omniprésente anarchie qui ronge le pays. Son espoir déçu, il se voit contraint de s'exiler en Angleterre, l'écho de sa désillusion amère apparaissant dans son fameux *Essai sur les Révolutions*, écrit et publié à Londres en 1797.

On peut, dès lors, comprendre le premier et, semble-t-il, le plus important facteur qui pousse Chateaubriand à saluer, avec un enthousiasme et un espoir sincères, le jeune général Bonaparte, devenu bientôt le Premier Consul de la République. Celui-ci, par son coup d'état du 18 brumaire, ainsi que grâce à sa ferme et conséquente politique qui en résulte, paraît freiner et, par suite, liquider le chaos dans lequel est plongée toute la France. Il réussit, et ceci surtout réjouit Chateaubriand, à arrêter le terrible et aveugle écoulement du sang, à mettre fin aux horreurs de la Révolution. L'installation du gouvernement de Bonaparte est ressentie par l'écrivain comme une garantie certaine de l'ordre dans le pays: de là vient, de toute évidence, l'enthousiasme de Chateaubriand qui, les souvenirs de la tyrannie révolutionnaire gravés dans sa mémoire, n'hésite pas à saluer en la personne du Premier Consul „un génie puissant, vainqueur de l'anarchie, un chef du principe populaire, le consul d'une République, et non un roi continuateur d'une monarchie usurpée”⁵. L'apparition de Bonaparte dans la vie politique de la France est, à ses yeux, un moment historique important qui voit la fin de l'anarchie sanglante et la naissance d'une période de stabilité pour le pays. Ainsi donc, l'époque du Consulat, appelée par Jean-Pierre Richard „l'image d'un chaos synthétiquement parvenu à l'unité”⁶, est-elle conçue chez Chateaubriand comme une transition du temps de la confusion et du désordre à celui de l'équilibre de la France.

⁴ F.-A. de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, Brockhaus & Avenarius, t. I-IX, Leipzig 1849-1850 – t. III, p. 1.

⁵ Ibidem, t. IV, p. 99.

⁶ J.-P. Richard, *Paysage de Chateaubriand*, Editions du Seuil, Paris 1967, p. 155.

Pourtant, il ne se limite pas à assigner à Bonaparte le rôle d'„un rempart contre les désordres révolutionnaires”⁷, comme le veut René Bourgeois, ni à ne voir en lui qu'un militaire rétablissant l'ordre dans le pays. Chateaubriand va décidément beaucoup plus loin dans ses jugements. Tout d'abord, il s'enthousiasme profondément pour la politique de réconciliation nationale, prônée et, selon l'auteur, réellement mise en oeuvre par le Premier Consul. Ce dernier impressionne sincèrement Chateaubriand par ses efforts visant à sauver les plus importantes valeurs de 89 sans pour autant rejeter l'héritage des temps d'autrefois. Ainsi voit-il en Bonaparte un homme associant l'ancien monde avec l'idéal révolutionnaire, accordant, pour reprendre les termes de Jean-Pierre Richard, „un avant et un après absolument antagonistes et apparemment inconciliables”⁸. Comprenant la politique du Consulat comme une véritable synthèse de ces deux mondes, ancien et nouveau, Chateaubriand se croit témoin d'une réconciliation du passé avec le présent. La personne de Bonaparte ne symbolise pourtant, selon lui, ni le retour aux temps d'avant 1789, ni surtout la prolongation des abus de la Révolution. Elle paraît réunir la tradition et les nobles valeurs de l'ancien monde à l'idéologie et l'esprit modernes du Siècle des Lumières. Chateaubriand estime donc qu'une profonde évolution historique se déroule sous ses yeux; il croit participer aux temps de grands changements sociaux et politiques. Il reste convaincu que Bonaparte est l'homme du nouveau siècle: „[...] j'inclinai vers lui par l'admiration qu'il m'inspirait, par l'idée que j'assistais à une transformation sociale, non à un simple changement de dynastie [...]”⁹ – avouera-t-il plus tard.

Il existe également un autre facteur qui semble expliquer les sentiments bienveillants et même fort chaleureux de Chateaubriand à l'égard de l'Homme du 18 brumaire. Dans sa conception politique tentant de sauvegarder les plus nobles valeurs de l'ancien monde, Bonaparte cherche, avant tout, à rétablir en France la religion catholique. Celle-ci, opprimée et pratiquement condamnée à l'anéantissement par la fureur révolutionnaire, semble renaître, à la charnière des siècles, avec une force et une ardeur surprenantes. Bonaparte, visant sans doute à renforcer sa popularité dans le pays, protège la religion et en fait un centre d'intérêt, aussi bien dans sa politique intérieure que dans les relations avec l'étranger. Le rétablissement des droits du catholicisme, confirmé par le Concordat en 1802, impressionne positivement Chateaubriand. Il est prêt à accueillir dans la personne du Premier Consul un véritable restaurateur de la religion, un homme dont le mérite précieux est d'avoir réouvert les églises en

⁷ R. B o u r g e o i s, op. cit., p. 9.

⁸ J.-P. R i c h a r d, op. cit., p. 148.

⁹ *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 100.

France. C'est dans ce sens que Chateaubriand, dans l'*Epître dédicatoire* de la deuxième édition de son *Génie du Christianisme*, s'adresse à Bonaparte: „Les peuples vous regardent; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous ses espérances, depuis que vous appuyez sur la religion les bases de l'Etat et de vos prospérités. Continuez à tendre une main secourable à trente millions de chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus”¹⁰.

Il faut souligner que l'époque du Concordat est également le temps de la conversion de Chateaubriand à la foi catholique; il découvre, après une longue période de neutralité et d'hésitations, la grande force morale et spirituelle de la tradition chrétienne¹¹. De là vient la signification particulière de la publication du *Génie du Christianisme*, cette véritable apologie de la religion, au moment du rétablissement de l'Eglise catholique en France par Bonaparte. Selon Marcel Rouff, „Napoléon est fort satisfait du *Génie du Christianisme* qui seconde sa politique religieuse et appuie le Concordat. Ce livre, au fond, bat le rappel de tout ce qu'il a l'intention de reprendre et de continuer dans la tradition française et combat tout ce qui, précisément, paraît dangereux et nuisible à ses plans ambitieux”¹².

Presque toute la critique souligne cette étrange coïncidence, pour les uns fortuite, pour les autres voulue, de la publication du *Génie du Christianisme* et du solennel *Te Deum* chanté à Notre-Dame pour célébrer le Concordat. Elle veut y voir, avant tout, le soutien que Chateaubriand apporte au pouvoir de Bonaparte, une oeuvre écrite afin de satisfaire et de supporter les ambitions politiques de ce dernier. On ne peut s'empêcher, en effet, de constater que le moment choisi par l'auteur pour la publication doit être ressenti favorablement par le Premier Consul qui, sans aucun doute, accueille l'oeuvre comme un appui considérable aux idées du Consulat. Pourtant, il serait injuste de considérer le *Génie du Christianisme* comme un acte politique servant uniquement la cause du pouvoir de Bonaparte. Emmanuel Beau de Loménie en est pleinement conscient lorsqu'il remarque, à propos de l'oeuvre et des sentiments de son auteur, que „Le *Génie du Christianisme*, il ne le cachait pas, avait bien à ses yeux un but, une utilité politique, celle de ramener, avec le goût des anciennes traditions religieuses, les principes et les moeurs de la

¹⁰ *Epître dédicatoire au Premier Consul Bonaparte*, dans: F.-A. de Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions, Génie du Christianisme*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris 1978, p. 1284.

¹¹ Sur la religion de Chateaubriand, voir avant tout: V. Giraud, *Le Christianisme de Chateaubriand*, Paris 1925-1928, 2 vol.; P. Moreau, *La Conversion de Chateaubriand*, Paris 1933.

¹² M. Rouff, *La vie de Chateaubriand*, Gallimard, Paris 1929, p. 122.

France d'autrefois"¹³. Ainsi, Chateaubriand voit-il avant tout, dans son oeuvre, un moyen de propager ses idées sur la religion et sa grandeur et de montrer, par là, la force et les nobles valeurs de la tradition. Il serait donc logique de voir dans le *Génie du Christianisme* une oeuvre qui, de toute évidence, seconde la politique de Bonaparte, mais il est tout de même nécessaire d'ajouter que ce dernier, quelles que soient ses véritables intentions, apporte également son appui aux idées de Chateaubriand. Celui-ci, son opinion personnelle sur la religion correspondant aux conceptions politiques de Bonaparte, croit, avec un enthousiasme sincère, que la personne du Premier Consul va apporter à la France un large épanouissement de la foi. Ainsi donc, Bonaparte qui, comme le dit l'auteur même, „protège de tout l'éclat de sa puissance des principes que je défends aussi dans mon obscurité"¹⁴, est-il conçu par Chateaubriand comme une expression de ses propres pensées sur la grandeur des valeurs chrétiennes. Et c'est cette convergence d'opinions qui permet de comprendre la décision de l'écrivain de faire publier son oeuvre à l'époque du Concordat.

Tous ces espoirs et la confiance que Chateaubriand met en la personne de Bonaparte, ainsi qu'en sa politique, expliquent bien, semble-t-il, son attitude fort enthousiaste et favorable à l'égard du Consulat. Profondément convaincu du caractère exceptionnel des actes du Premier Consul, il n'hésite pas à écrire, dans une lettre adressée à Elisa Bacciochi: „Vous connaissez mon admiration profonde et mon dévouement absolu pour cet homme extraordinaire: je l'ai dit et écrit assez publiquement, et la haine dont certaines gens m'honorent en est la preuve incontestable"¹⁵. L'état de véritable envoûtement dans lequel se trouve Chateaubriand lui fait voir en Bonaparte non seulement un restaurateur de la France, mais également un grand homme de l'époque. La politique de „cet homme puissant qui nous a retirés de l'abîme"¹⁶ reste, aux yeux de l'écrivain, une preuve tangible d'une individualité et d'une grandeur exceptionnelles. Il croit que la gloire croissante du Premier Consul est due, avant tout, à ses qualités peu communes et à son talent extraordinaire; il salue en lui un esprit remarquable dont les mérites témoignent de son génie surhumain. Véritablement fasciné par la politique de Bonaparte, Chateaubriand est prêt à comprendre l'idée du Consulat comme le signe d'une force surnaturelle.

¹³ E. Beau de Loménie, *La carrière politique de Chateaubriand de 1814 à 1830*, Plon, Paris 1929, p. 3.

¹⁴ F.-A. de Chateaubriand, *Correspondance générale 1789-1807*, Gallimard, Paris 1977, p. 184. Lettre écrite le 13 février 1803 et adressée à Elisa Bacciochi.

¹⁵ Ibidem, p. 183.

¹⁶ Préface à la 1^{ère} édition du *Génie du Christianisme*, dans: F.-A. de Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions, Génie du Christianisme*, p. 1283.

Ainsi donc, en conséquence de l'énorme admiration qu'il garde pour Bonaparte, l'écrivain aboutit à voir en sa personne un homme de la Providence, appelé par la France afin d'accomplir une mission céleste. Convaincu de la présence divine dans les actes du Premier Consul, Chateaubriand associe directement la volonté de Bonaparte à celle de Dieu. Dans l'Épître dédicatoire, déjà mentionnée, de la deuxième édition du *Génie du Christianisme*, il se sert de termes bien explicites à cet égard: „[...] c'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux”¹⁷.

Parmi de nombreux écrivains qui assignent à Napoléon le rôle providentiel, le nom de Joseph de Maistre attire notre attention particulière. Dans sa conception du messianisme de la France dans le monde, l'auteur des *Considérations sur la France* voit, lui aussi, en Napoléon un homme désigné par la Providence afin d'accomplir une mission divine. Pourtant, et ceci suscite notre intérêt profond, la vision maistrienne du rôle surnaturel de Bonaparte semble différer fort, dans ses principes, de l'idée de Chateaubriand. Tout d'abord, Joseph de Maistre, contrairement à l'attitude de l'auteur du *Génie du Christianisme*, ne subit point de fascination pour la personne de Napoléon. Bien au contraire, celui en qui il reconnaît difficilement l'empereur des Français lui inspire des sentiments de méfiance et de mépris. Tout en traitant Bonaparte comme „un mal nécessaire” que la France doit temporairement subir, de Maistre ne voit en lui qu'un homme envoyé pour une courte période par la Providence afin de détruire la fureur révolutionnaire et de préparer ainsi le retour de la monarchie. Comme le fait remarquer Mieczysława Sekrecka, dans la vision maistrienne de Napoléon, „sa fonction est, à son insu, de «balayer la place pour les architectes futurs», en d'autres termes, elle consiste à préparer aux Bourbons le chemin du trône. Pour cette raison, il ne peut être question de mission de Napoléon en France, mais tout simplement d'une «commission», son rôle dans l'histoire du pays ne devant être que passer et lui-même agissant pour le compte des Bourbons”¹⁸.

On voit dès lors que la manière dont Chateaubriand conçoit la personne de Bonaparte, voire son rôle dans l'histoire de la France, reste, dans son ensemble, tout à fait opposée à celle de Joseph de Maistre. Comme nous l'avons déjà remarqué et comme nous le verrons encore plus loin, l'auteur du

¹⁷ Ibidem, pp. 1283-1284.

¹⁸ M. S e k r e c k a, *La mission de la France dans l'oeuvre de Joseph de Maistre*, dans Les Cahiers de Varsovie, Editions de l'Université de Varsovie, Varsovie 1982, p. 204.

Génie du Christianisme garde une véritable et sincère fascination pour Bonaparte. Son envoûtement est dû, sans doute, à la conformité de ses propres idées avec la politique du Consulat, cette dernière constituant un reflet de la pensée de l'auteur. De surcroît, cette fascination résulte également de la forte conviction de Chateaubriand que Bonaparte, par la grandeur de ses actes, appartient „à cette race qui dépasse la stature humaine”¹⁹, ce qui lui permet de voir dans la politique du Premier Consul une puissance surnaturelle. Il comprend sa mission comme une expression de la volonté de la Providence et il reste en même temps profondément persuadé du caractère grandiose de Bonaparte. Il ne réduit pas, contrairement à ce que fait Joseph de Maistre, la fonction de l'envoyé de Dieu à une simple pacification de la France, ni surtout aux préparatifs du retour des Bourbons. Dans la vision chateaubriandesque, la personne de Bonaparte, loin de représenter une figure provisoire sur l'arène politique de la France, joue un rôle beaucoup plus important. Elle devient, aux yeux de l'écrivain, le symbole des grands changements qui transforment complètement la face du pays, la mission de Bonaparte étant ainsi comprise comme historique et évolutive. Chateaubriand reste convaincu que la Providence assigne au Premier Consul non seulement le rôle de restaurer la France, mais également celui d'être le guide de son peuple. Sa personne marque donc, selon l'auteur, une nouvelle étape dans la vie de tout le pays et construit directement son histoire.

Nous savons que le moment de la transformation historique du Consulat en Empire est, curieusement, le temps où l'auteur du *Génie du Christianisme* passe sans transition de la fascination à une vive critique de Bonaparte. Ainsi est-il inévitable de comprendre les raisons pour lesquelles Chateaubriand, admirateur sincère du Premier Consul, arrive à devenir, avec le temps, son ennemi acharné. Où chercher la motivation de cet étonnant et brusque changement d'attitude qui transforme complètement l'optique de l'écrivain?

Toute la critique est unanimement d'accord pour prendre comme cause, du moins directe et principale, de la décision de Chateaubriand, la mort du duc d'Enghien, fusillé le 21 mars 1804 sur l'ordre de Napoléon. Il est vrai que cet assassinat dont l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* dira plus tard qu'„il changea ma vie, de même que celle de Napoléon”²⁰ a réellement choqué Chateaubriand. De surcroît, il refuse fermement d'y chercher des explications plausibles, le décision de Bonaparte n'ayant, à ses yeux, que le caractère d'un crime odieux et impardonnable. L'acte commis par Napoléon provoque une énorme déception chez Chateaubriand qui, examinant d'abord l'affaire selon

¹⁹ *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 81.

²⁰ *Ibidem*, t. IV, p. 98.

les catégories morales, voit en celui qu'il a tant admiré un simple criminel. Il rejette le meurtre comme une méthode politique, en y apercevant, avant tout, un acte d'une barbarie et d'une cruauté irrémédiables. On comprend donc qu'il ne peut être plus question de fascination si, reprenons l'expression de l'écrivain même, „le héros se fut changé en meurtrier”²¹. La décision de la rupture est pour Chateaubriand une manière de manifester son refus de collaborer avec celui qui, quels que soient les buts de sa politique, n'hésite pas à se servir du crime. De là vient sans doute que la date de la mort du duc d'Enghien a une importance tellement capitale dans la vie de l'auteur qu'elle change complètement son attitude à l'égard de Bonaparte: „De ce jour, en effet”, dit René Bourgeois, „Chateaubriand refuse toute concession, s'enferme dans une réserve absolue”²².

Néanmoins, la désapprobation violente que Chateaubriand manifeste vis-à-vis du crime commis par Napoléon n'est pas uniquement à caractère moral, la portée de la mort du duc d'Enghien étant, selon l'écrivain, beaucoup plus large que celle d'un simple meurtre. Dans l'optique chateaubriandesque, cet assassinat ne peut être examiné seulement selon des catégories éthiques, car il a également une signification strictement politique. Tout d'abord, les méthodes dont veut se servir Bonaparte et que celui-ci montre clairement par ce crime ressemblent trop, selon Chateaubriand, aux moyens utilisés par la terreur révolutionnaire. Il paraît entendre dans la mort du duc d'Enghien l'écho des cruels événements qui viennent de baigner la France dans le sang et que lui-même a si sévèrement condamnés dans ses jugements. Il en parle explicitement dans ses mémoires: „Cette mort, dans le premier moment, glaça d'effroi tous les coeurs; on appréhenda le retour du règne de Robespierre. Paris crut revoir un de ces jours qu'on ne voit qu'une fois, le jour de l'exécution de Louis XVI”²³. Or le crime commis par Napoléon évoque pour Chateaubriand les souvenirs récents des horreurs de la Révolution, le 21 mars 1804 étant ainsi compris comme un mauvais présage pour la France. L'écrivain demeure dès lors convaincu que le pouvoir de Bonaparte n'hésitera pas, pour réaliser ses ambitions politiques, à avoir recours à des méthodes illégales et sans égards. Ainsi voit-il en l'Empire réapparaître le système odieux de la Terreur.

De plus, en tuant un Bourbon, Napoléon renonce à sa politique de réconciliation nationale, si chaleureusement accueillie par l'auteur du *Génie du Christianisme*. Celui-ci comprend donc ce crime comme un signe visible du

²¹ Ibidem, p. 99.

²² R. B o u r g e o i s, op. cit., p. 28.

²³ *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 102.

fait que Bonaparte abandonne l'idée qui a marqué les débuts du Consulat et qui était le noeud même de sa politique. André Maurois déclare à juste titre: „Convaincu du danger qu'il y aurait à couper en deux, par un fossé sanglant, l'histoire de la France, Chateaubriand avait été partisan du Consul tant que celui-ci s'était présenté comme un réconciliateur. N'était-il pas naturel qu'il se retirât le jour où la commission de Vincennes rouvrait ce fossé pour y verser le sang d'un Bourbon?”²⁴

Pourtant, la signification particulière de la mort du duc d'Enghien n'est pas réduite chez Chateaubriand à la brusque disparition de la politique bonapartiste de concorde. Dans la vision chateaubrianesque, ce meurtre a un sens plus général, car historique. Par la mort d'un Bourbon, membre de la famille royale²⁵, Bonaparte commet symboliquement un crime contre le passé; comme dit Jean-Pierre Richard, il „tue une deuxième fois le roi, liquide l'ancien monde”²⁶. Ainsi, selon Chateaubriand, rejette-t-il les anciennes valeurs du monde d'avant la Révolution, valeurs que celle-ci voulait détruire et dont le Premier Consul se déclarait défenseur. Il ne s'agit donc plus tellement de l'abandon d'une politique de réconciliation, il est plutôt question d'un visible attentat aux idées qui protégeaient la tradition et l'héritage du monde d'autrefois. Tout ce que le Consulat a préservé de l'aveugle anarchie révolutionnaire paraît ainsi de nouveau menacé: „Tant qu'il ne fit qu'attaquer l'anarchie et les étrangers ennemis de la France, il fut victorieux; il se trouva dépouillé de sa vigueur aussitôt qu'il entra dans les voies corrompues: le cheveu coupé par Dalila n'est autre chose que la perte de la vertu”²⁷ – constate l'écrivain.

On voit bien que le tragique événement du 21 mars 1804 reste, sans aucun doute, la cause directe du brusque changement de l'image que Chateaubriand se fait de Napoléon. Néanmoins, constitue-t-il le seul argument plausible qui puisse expliquer cette extraordinaire fermeté avec laquelle l'auteur du *Génie du Christianisme* s'oppose à la politique, ainsi qu'à la personne de l'empereur? N'existe-t-il pas d'autres raisons pour lesquelles Chateaubriand s'éloigne de

²⁴ A. M a u r o i s, *Chateaubriand*, Editions Bernard Grasset, Paris 1938, p. 177.

²⁵ La critique présente Chateaubriand comme un monarchiste, ses fonctions politiques dans le gouvernement de Louis XVIII en devant être une preuve tangible. Pourtant, il paraît qu'à l'époque du Consulat l'écrivain, fasciné par la personne de Bonaparte, ne songe pas à la restauration de la monarchie, abolie par la Révolution de 1789. Selon Marcel Rouff, Chateaubriand „ne continuait à croire à la monarchie en tant que cadre, que discipline sociale. Il ne croyait pas plus au fond aux monarchistes qu'aux républicains” (op. cit., p. 94). Ainsi voit-on que c'est plutôt le désenchantement de l'écrivain pour la politique de Bonaparte qui le pousse vers les idées monarchistes et qui explique l'enthousiasme avec lequel il salue le retour des Bourbons.

²⁶ J.-P. R i c h a r d, op. cit., p. 156.

²⁷ *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 131.

Napoléon afin de devenir un de ses critiques les plus acharnés et inconciliables?

Fort attaché aux principes de la démocratie et de l'égalité, l'écrivain reproche à Napoléon la trahison de la liberté, cette idée-clé du Consulat. Comme il l'écrit dans son fameux *Parallèle de Washington et de Bonaparte*, „Washington et Bonaparte sortirent du sein de la démocratie: nés tous les deux de la liberté, le premier lui fut fidèle, le second la trahit”²⁸. Chateaubriand, pour qui „sans la liberté il n'y a rien dans le monde: elle donne du prix à la vie; dussé-je rester le dernier à la défendre, je ne cesserai de proclamer ses droits”²⁹, aboutit à la conclusion que Napoléon attente dans sa politique à la démocratie et vise à instaurer en France un pouvoir totalitaire. Selon l'écrivain, la violation de la liberté menace dangereusement les droits principaux des citoyens et mène directement à un système autocratique. Sa vision de l'Empire est, en effet, celle d'un régime absolu où l'Etat, au lieu de servir le peuple, tente, par tous les moyens, de le soumettre aux intérêts de sa politique. „Sous l'Empire nous disparûmes; il ne fut plus question de nous, tout appartenait à Bonaparte: j'ai ordonné, j'ai vaincu, j'ai parlé, mes aigles, ma couronne, mon sang, ma famille, mes sujets”³⁰, remarque-t-il. La centralisation du pouvoir réalisée par Napoléon prend donc, selon Chateaubriand, la forme d'une manoeuvre politique qui met en question les libertés publiques et, par là, aboutit à un asservissement de la société. En plus, la voix de cette dernière n'a plus aucune importance, le sort du peuple devenant ainsi de plus en plus dépendant des décisions autoritaires de Napoléon. Soulignons qu'il n'existe aucun argument dans l'optique chateaubriandesque qui puisse expliquer et défendre les motifs d'une telle politique de l'Empire; l'écrivain refuse fermement de donner raison à la nouvelle attitude de Bonaparte, celui-ci étant jugé par lui comme „l'oppresseur de la France”³¹ et „l'ennemi mortel de l'égalité”³².

L'installation du système totalitaire mène également, selon Chateaubriand, à faire du mensonge le noeud même de la vie publique: „Mais lorsque Bonaparte saisit le pouvoir, que la pensée fut bâillonnée, qu'on n'entendit plus que la voix d'un despotisme qui ne parlait que pour se louer et ne permettait pas de parler d'autre chose que de lui, la vérité disparut”, écrit-il amèrement et il ajoute encore: „Les pièces soi-disant authentiques de ce temps sont corrom-

²⁸ Ibidem, t. II, p. 81.

²⁹ Ibidem, t. VII, p. 51.

³⁰ Ibidem, t. VI, p. 100.

³¹ Ibidem, t. VII, p. 5.

³² Ibidem, p. 49.

pues; rien ne se publiait, livres et journaux, que par l'ordre du maître"³³, en oubliant d'ajouter, par précaution, qu'il a également fait publier à l'époque de l'Empire. Ainsi donc le système politique de Napoléon, tel que le présente Chateaubriand et qu'il appelle ouvertement „l'imposture universelle"³⁴, s'appuie-t-il sur l'hypocrisie et la violation de la liberté d'esprit; tout doit dépendre de l'idéologie de l'état, la moindre manifestation de l'indépendance par rapport à la pensée officielle devant être brutalement opprimée par la police impériale. Le mensonge, présent, selon l'écrivain, dans tous les domaines de la vie publique, soutient le pouvoir et devient l'essence de son idéologie. Dans sa critique ardente du caractère mensonger du système, Chateaubriand en arrive à constater que Napoléon veut, en se servant de l'hypocrisie, „substituer sa volonté aux lois, persécuter toute vie indépendante, se faire une joie de déshonorer les caractères, de troubler les existences, de violenter les moeurs particulières autant que les libertés publiques"³⁵.

Il faut souligner que, dans sa critique de l'Empire, Chateaubriand refuse absolument toute vertu à Napoléon, ses accusations étant remplies d'une haine et d'une colère surprenantes. Il ne lui pardonne rien; comme le dit Hubert Gillot, „il ne veut plus se rappeler que les tares et les crimes de l'Empereur"³⁶. De surcroît, quand Chateaubriand parle de Napoléon, il est bien loin de garder un ton neutre; bien au contraire, on sent qu'il est authentiquement engagé dans tout ce qu'il écrit sur l'Empire, ses sentiments personnels étant visibles dans chaque fragment de ses jugements. De là vient sans doute que ses opinions à propos de Napoléon n'ont pas le caractère d'une simple polémique politique, mais expriment, de toute évidence, une profonde émotion. Chateaubriand veut se présenter comme un chroniqueur des événements historiques dont il est témoin; pourtant, ses attaques contre le personnage de l'empereur ressemblent plutôt à une guerre qu'il déclare ouvertement à son ennemi.

C'est sans doute par cet engagement émotionnel de Chateaubriand que l'on peut expliquer le caractère bien particulier de ses opinions critiques à propos du système napoléonien. Remarquons que celles-ci ne se rapportent pas uniquement à des arguments de caractère politique, mais ont également recours à des valeurs morales et éthiques. Les jugements sur l'Empire et sur sa politique s'entremêlent incessamment chez Chateaubriand avec ceux qui concernent directement le caractère même de Napoléon. Dans l'image fort négative qu'il se fait de Bonaparte, l'auteur souligne avant tout la nature égoïste et

³³ Ibidem, p. 44.

³⁴ Ibidem, p. 45.

³⁵ Ibidem, t. I, p. 104.

³⁶ H. G i l l o t, op. cit., p. 134.

brutale de l'empereur qui, „indifférent aux misères de ses soldats”, „n'avait souci que de ses intérêts”³⁷. Cette indifférence de Napoléon étant suggérée à chaque instant, Chateaubriand vise ainsi à y voir la force motrice de la politique de l'Empire. Et quand il apprend la mort de son cousin, Armand de Chateaubriand, fusillé sur l'ordre de Napoléon pour avoir complété contre l'état, il formule un commentaire très sec, mais bien significatif: „Qu'importaient à Napoléon des insectes écrasés par sa main sur sa couronne?”³⁸. Même les Cent Jours ne sont expliqués autrement que par „un égoïsme féroce, un manque effroyable de reconnaissance et de générosité envers la France”³⁹ de la part de l'empereur. Chateaubriand refuse obstinément de comprendre le but des guerres napoléoniennes ou de vouloir justifier les souffrances qu'elles apportent à la France. Selon lui, la mort des trois millions de Français tombés sur les champs de bataille est insensée et provoquée par la nature brutale et cynique de Napoléon. Celui-ci apparaît donc comme un despote qui, indifférent au sort de son peuple, tente de réaliser, à tout prix, ses ambitions politiques. Dans ses réflexions sur l'image de Napoléon chez Chateaubriand, André Maurois remarque, à juste titre, que ce dernier „le jugeait pire que les plus affreux tyrans de Rome”⁴⁰.

Il est intéressant que l'écrivain en arrive, dans sa critique acharnée de l'Empire, à refuser à Bonaparte le droit à la nationalité française. Dans le fameux pamphlet antinapoléonien, intitulé *De Buonaparte et des Bourbons*, son auteur, afin de mieux discréditer la personne de Napoléon, souligne les racines corses de l'empereur, en le traitant ainsi comme un étranger sur le sol français. Il lui assigne le nom péjoratif de Buonaparte, ce qui doit, selon Chateaubriand, mettre en question sa provenance française et, par là, la légitimité de son titre de chef du gouvernement. Il répète, avec toute conscience, le même argument dans ses mémoires où il continue à présenter Napoléon comme „un demi-étranger” qui „ignorait les premières règles de notre langue”⁴¹. Et s'il s'interroge sur l'éducation de Napoléon qui, comme il écrit, „n'était ni savante, ni choisie”⁴², c'est sans doute pour souligner la nationalité étrangère de l'empereur. Afin de renforcer la crédibilité de ses arguments, Chateaubriand essaie de ridiculiser le niveau intellectuel de Bonaparte, en analysant même les fautes d'orthographe de ses écrits ou bien en jugeant comme primitifs et peu instruits ses premiers essais littéraires. Il

³⁷ *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 45.

³⁸ *Ibidem*, t. V, p. 57.

³⁹ *Ibidem*, t. VI, p. 146.

⁴⁰ A. M a u r o i s, *op. cit.*, p. 257.

⁴¹ *Mémoires d'outre-tombe*, t. VII, p. 42.

⁴² *Ibidem*.

arrive ainsi à une constatation fort choquante par son ton méchant: „C'est visiblement pour cacher la négligence de son instruction que Napoléon a rendu son écriture indéchiffrable”⁴³.

La critique souligne unanimement que la haine ressentie par Chateaubriand pour Napoléon fait que l'écrivain se sert parfois des arguments qu'un historien sérieux considérerait comme fort discutables. On remarque que l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe* tente de soumettre les faits historiques à son propre point de vue, ce qui peut parfois falsifier l'image de ce qu'il décrit. On cite surtout, comme un exemple évident des suppositions gratuites de l'auteur, la fameuse constatation de Chateaubriand que Bonaparte est „un grand gagnant de batailles”, certes, mais „hors de là, le moindre général est plus habile que lui”⁴⁴. Michèle Lelièvre en arrive à constater que „Chateaubriand plie les éléments historiques à son système, les organise à son gré, les simplifie”⁴⁵. Selon elle, l'engagement émotionnel de l'écrivain dans tout ce qu'il écrit et pense à propos de Napoléon lui fait perdre toute objectivité. L'image de l'empereur correspond ainsi plutôt à un avis personnel de Chateaubriand et à ses propres convictions qu'à un état réel de choses.

Néanmoins, ce qui mérite une attention particulière, c'est que la liste des quatre plus spectaculaires fautes politiques de Napoléon que Chateaubriand énumère dans ses *Mémoires d'outre-tombe* est confirmée, curieusement, par l'empereur lui-même, lors de son exil à Sainte-Hélène. Il s'agit avant tout de la guerre d'Espagne que l'écrivain estime „complètement abusive”⁴⁶ et qui, selon lui, est en désaccord avec les intérêts de la France. Ensuite, la campagne de Russie se présente à ses yeux comme une aventure politique qui, perdue d'avance, doit mener vers une catastrophe. La détention du pape est également fort critiquée par Chateaubriand qui y voit la cause principale de la perte de la popularité de Bonaparte dans la société. Enfin, il accuse Napoléon de ne pas avoir voulu ressusciter la Pologne, „quand du rétablissement de ce royaume dépendait le salut de l'Europe”⁴⁷. Il faut tout de même remarquer que Chateaubriand refuse d'expliquer les raisons de ces fautes autrement que par „l'imperfection de Bonaparte en politique”⁴⁸. En toute logique, l'écrivain fait porter ses attaques contre la personne même de Bonaparte et toutes les erreurs du système napoléonien apparaissent ainsi comme une confirmation de la justesse de sa critique. On voit donc que l'at-

⁴³ Ibidem, t. V, p. 96.

⁴⁴ *De Buonaparte et des Bourbons*, d'après H. G i l l o t, op. cit., pp. 135-136.

⁴⁵ M. L e l i è v r e, *Chateaubriand polémiste*, t. I, Paris 1983, p. 89.

⁴⁶ *Mémoires d'outre-tombe*, t. VII, p. 40.

⁴⁷ Ibidem.

⁴⁸ Ibidem, p. 41.

titude de Chateaubriand demeure sans concessions, son opposition contre Napoléon ayant toujours la même vigueur durant toute l'époque de l'Empire. Aussi est-il compréhensible qu'il salue avec joie et espoir l'entrée des armées étrangères à Paris en 1814, puisqu'elles mettent fin au pouvoir de Bonaparte et réalisent ainsi, de toute évidence, son rêve le plus sincère, celui de voir un jour la chute de l'empereur: „Quitte enfin ton sceptre de fer; descends de ce monceau de ruines dont tu avais fait un trône! Nous te chassons comme tu as chassé le Directoire. Va!”⁴⁹ – tel est son désir à la veille de la Restauration.

Néanmoins, serait-il juste de considérer l'attitude de Chateaubriand à l'égard de Napoléon comme un brusque passage d'une profonde fascination à une haine extrême et de la comprendre ainsi comme l'approbation du Consulat et le refus absolu de l'Empire? Cette façon de ne voir en la personne de Chateaubriand qu'„un admirateur de Bonaparte et ennemi de Napoléon”⁵⁰, comme le veut André Maurois, ne constitue-t-elle pas une trop facile simplification de l'image que l'écrivain se fait de l'Homme du 18 brumaire? La réponse à ces questions a une importance capitale, car elle permettrait de saisir pleinement le véritable caractère de la vision chateaubriandesque de l'époque napoléonienne.

Le nombre des pages que Chateaubriand consacre à Bonaparte dans ses *Mémoires d'outre-tombe* paraît un phénomène étonnant. Celui à qui il refuse toute dignité et dont la personne éveille une répugnance profonde occupe pourtant une partie considérable de l'oeuvre. Chateaubriand tente d'écrire une véritable histoire de la vie de Napoléon, celle-ci étant présentée minutieusement comme dans une chronique médiévale. L'auteur ne se limite pas à tracer une image générale des événements historiques, il procède également à une description bien détaillée de la personne même de Bonaparte. Cette dernière paraît dominer ses mémoires qui, pour reprendre les termes de Claude Roy, restent „perpétuellement hantés par le visage de Bonaparte, l'obsession de Bonaparte, la «rivalité» de Bonaparte”⁵¹. Napoléon n'apparaît pas ici comme une simple figure historique, mais plutôt comme une personne qui attire incessamment l'attention personnelle de l'auteur. Chateaubriand voit en Bonaparte un phénomène qui marque l'histoire de la France et qui, malgré tout, doit susciter des réflexions profondes et complexes. De là vient le caractère bien particulier des *Mémoires d'outre-tombe* où, quoique Bonaparte soit l'objet des attaques ardentes de la part de l'auteur, celui-ci paraît fort

⁴⁹ *De Buonaparte et des Bourbons*, d'après H. G i l l o t, op. cit., p. 137.

⁵⁰ A. M a u r o i s, op. cit., p. 409.

⁵¹ C. R o y, *Chateaubriand-Mémoires*, Edition J'ai lu, Paris 1964, p. 263.

impressionné par la personne de son adversaire. Napoléon éveille réellement son intérêt profond et devient, à la lettre, un des plus importants personnages de son oeuvre.

Cette particularité des mémoires témoigne sans doute d'une fascination continuelle de Chateaubriand pour Bonaparte. Bien loin d'atténuer le ton critique de ses jugements, l'auteur ne sait pas, malgré tout, maîtriser les sentiments bienveillants et admiratifs qu'il garde pour Napoléon. Ses attaques acharnées s'entremêlent avec des opinions fort enthousiastes à l'égard de l'empereur. „On l'y voit passer continuellement”, écrit Charles-Augustin Sainte-Beuve à propos des *Mémoires d'outre-tombe*, „d'un extrême à l'autre, de l'outrage à l'admiration, de l'hommage à l'invective”⁵². Il s'ensuit que l'image que Chateaubriand se fait de Napoléon n'est pas décidément négative. Paradoxalement, quoique l'auteur s'oppose si catégoriquement à la politique de l'Empire, il continue, dans ses mémoires, à croire à la grandeur de la personne de Bonaparte, à son caractère exceptionnel, enfin, à son rôle extraordinaire dans l'histoire de la France. Dans son *Parallèle de Washington et de Bonaparte*, cité déjà plus haut, Chateaubriand parle „des deux mandateurs de la Providence”⁵³, la mission de Napoléon étant ainsi toujours comprise comme historique et surnaturelle. L'écrivain reste tout le temps convaincu que Bonaparte est un homme envoyé par la Providence afin d'accomplir une mission céleste sur la terre et il lui assigne ouvertement les traits d'un génie dont la personnalité échappe à la compréhension humaine: „Mais pour les êtres de la nature de Napoléon, une raison d'une autre sorte existe; ces créatures à haut renom ont une allure à part: les comètes décrivent des courbes qui échappent au calcul [...], leurs lois ne sont connues que de Dieu. Les individus extraordinaires sont les monuments de l'intelligence humaine; ils n'en sont pas la règle”⁵⁴.

Il est à noter que, dans ses jugements sur Napoléon, Chateaubriand arrive à l'idée étonnante que son propre destin est intimement lié avec la vie de Bonaparte. Il prétend que l'empereur est né en 1768 et non, comme le veut la vérité historique, en 1769, pour souligner ainsi la coïncidence de leurs dates de naissance: „Vingt jours avant moi, le 15 août 1768, naissait dans une autre île, à l'autre extrémité de la France, l'homme qui a mis fin à l'ancienne société, Bonaparte”⁵⁵. Et il ajoute encore ceci: „[...] j'étais fils de la mer

⁵² Ch.-A. S a i n t e - B e u v e, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Garnier Frères, Paris 1948, p. 322.

⁵³ *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 82.

⁵⁴ *Ibidem*, t. III, p. 416.

⁵⁵ *Ibidem*, t. I, p. 18.

comme lui, ma nativité était du rocher comme la sienne”⁵⁶. De surcroît, même certains événements de la vie de Chateaubriand coïncident, à ses yeux, avec le destin de Napoléon: „Je quittai l'Angleterre quelques mois après que Napoléon eut quitté l'Egypte; nous revînmes en France presque en même temps”⁵⁷ – constate-t-il. L'auteur en arrive à remarquer que le début de sa carrière littéraire correspond temporellement au moment où Napoléon commence à paraître sur la scène politique de la France: „[...] j'étais alors, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant tout à fait inconnu; nous partions, l'un et l'autre, de l'obscurité, à la même époque, moi pour chercher ma renommée dans la solitude, lui sa gloire parmi les hommes”⁵⁸. Ces juxtapositions inattendues ne servent pourtant pas que de cadres historiques qui permettent de mieux situer les événements dont il est question dans les mémoires. Il est évident que Chateaubriand veut plutôt souligner ainsi la ressemblance de sa propre vie avec celle de Bonaparte. Sans vouloir parler ici de la justesse de ce surprenant parallèle fait par l'écrivain, il faut constater que son auteur doit être tout de même fort convaincu de la grandeur de Napoléon s'il insiste, et avec tant de fierté, sur la coïncidence de son destin avec celui de l'empereur. Ses comparaisons orgueilleuses viennent de la grande et constante admiration qu'il ressent pour Bonaparte et prouvent que la personne de ce „Michel-Ange de la politique et de la guerre”⁵⁹ n'a jamais cessé de le fasciner. Hubert Gillot remarque, à ce titre, que Chateaubriand, „cet ennemi juré des médiocres et des «pygmés», professe comme une religion bienfaisante le culte des héros”⁶⁰. Il va sans dire que le nom de Napoléon est, selon l'écrivain, le symbole d'une puissance extraordinaire qui, par le caractère grandiose de sa personnalité, s'inscrit parmi ceux qui influencent l'histoire de la civilisation humaine.

Ce qui mérite une attention particulière, c'est que Chateaubriand, quoiqu'il s'oppose à la naissance de la légende napoléonienne, contribue pourtant à la forger. Ses mémoires, malgré la critique sévère de Napoléon qu'elles contiennent, donnent parfois l'impression d'être un éloge de sa personne. Chateaubriand paraît témoigner ouvertement sa réelle sympathie à Bonaparte, celui-ci étant souvent présenté avec une forte dose de bienveillance. L'écrivain veut le montrer comme un homme d'une grande honorabilité qui, malgré la fatalité de son destin, reste fidèle toute sa vie aux idées qu'il prône. Selon Chateaubriand, même face à la catastrophe de 1814, Napoléon sait garder une

⁵⁶ Ibidem, t. VII, p. 72.

⁵⁷ Ibidem, t. V, p. 162.

⁵⁸ Ibidem, t. II, p. 44.

⁵⁹ Ibidem, t. V, p. 174.

⁶⁰ H. G i l l o t, op. cit., p. 8.

impressionnante attitude de dignité: „Les divers auteurs de la tragédie se sont mutuellement chargés; Bonaparte seul n'en rejette la faute sur personne; il en conserve sa grandeur sous le poids de la malédiction”⁶¹. Mais c'est surtout dans la manière dont Chateaubriand décrit la détention de l'empereur à Sainte-Hélène que sont visibles les sentiments favorables de l'écrivain à l'égard de Napoléon. L'image du prisonnier est celle d'un „grand homme vieilli”⁶², oublié de tous dans son exil. La solitude de Napoléon qui n'attend que la mort excite une profonde compassion de Chateaubriand; ce dernier arrive, à son insu, à faire de Bonaparte un martyr, son destin étant montré non seulement comme la tragédie personnelle de l'empereur, mais également comme celle de toute la nation. Ainsi le prisonnier apparaît-il comme un héros national qui, trahi de tous, défend tout seul, par son sort fatal, l'honneur de la France. Chateaubriand, ayant visiblement recours à des sentiments patriotiques et nationalistes, procède donc exactement de la même manière que les futurs apologistes de la légende napoléonienne. Comme dit Pierre Moreau, „peu à peu, la nostalgie le prend de cette étonnante aventure héroïque”⁶³, et il est clair qu'il ne sait pas, malgré tout, maîtriser son regret de l'époque de Napoléon. Car il vit, lui aussi, sous „le despotisme de sa mémoire”⁶⁴.

Ainsi donc, on voit bien que le problème de l'image de Napoléon chez Chateaubriand reste une question complexe. Certes, la date du 21 mars 1804 influence directement sa décision de s'éloigner de la politique de Bonaparte, en marquant ainsi un tournant dans la vie et dans la pensée de l'écrivain. Chateaubriand refuse dès lors de collaborer avec Napoléon et il professe des opinions hostiles à son égard. Sa critique vise non seulement le système politique de l'Empire, mais elle concerne également la personne même de Bonaparte. Néanmoins, la lecture des *Mémoires d'outre-tombe* montre que l'écrivain, malgré ses opinions malveillantes, reste profondément et constamment fasciné par Napoléon. On peut dire, en reprenant les termes de Marcel Rouff, que les sentiments de Chateaubriand pour Bonaparte „ont toujours évolué entre la haine admirative et l'admiration haineuse”⁶⁵. La critique de l'empereur étant un élément constant de la pensée chateaubriandesque, la personne de Napoléon suscite continuellement un enthousiasme sincère de l'écrivain. Sans pouvoir, ni vouloir oublier ses arguments fort critiques à l'égard de l'Empire, il ne parvient pourtant pas à nier le rôle historique, voire providentiel, de celui qui l'a fondé. Hubert Gillot voit dans cette confusion

⁶¹ *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 127.

⁶² *Ibidem*, t. VI, p. 194.

⁶³ P. M o r e a u, *Chateaubriand*, Hatier, Paris 1956, p. 113.

⁶⁴ *Mémoires d'outre-tombe*, t. VII, p. 52.

⁶⁵ M. R o u f f, *op. cit.*, p. 172.

de Chateaubriand un „conflit pathétique de la raison et du sentiment; l'historien constate et condamne, l'homme d'imagination, le poète, le Romantique, malgré lui, admire et magnifie”⁶⁶. Et c'est par ce déchirement de Chateaubriand entre le réalisme et l'idéalisme de ses pensées que l'on peut comprendre le véritable sens de ses jugements apparemment paradoxaux sur Napoléon.

KILKA UWAG NA TEMAT NAPOLEONA U CHATEAUBRIANDA

S t r e s z c z e n i e

Pojawienie się Bonapartego na arenie politycznej Francji przyjęte jest przez Chateaubrianda z dużą nadzieją. Widzi on w osobie Pierwszego Konsula uosobienie oświeceniowych ideałów wolności i demokracji, ideałów, które dały początek Rewolucji 1789, a które, według Chateaubrianda, ta właśnie Rewolucja zdławiła i skazała na zapomnienie. Zwłaszcza obrona przez Konsulat religii katolickiej, przypieczętowana zawartym w 1802 r. Konkordatem, fascynuje pisarza i zbliża go do Bonapartego i jego polityki pojednania narodowego. W oczach Chateaubrianda Bonaparte staje się syntezą świata dawnych ideałów i tradycji z nowymi wartościami, jakie przyniósł Francji wiek filozofów. Uważa go on za wielkiego człowieka i polityka, a nawet za męża opatrnościowego, którego niebo zesłało Francji, by jej przewodził. Niemniej jednak zabójstwo księcia d'Enghien z wyraźnego polecenia Pierwszego Konsula zmienia całkowicie stosunek pisarza do Bonapartego. Posłużenie się zbrodnią, jako metodą polityczną, zraża Chateaubrianda do osoby cesarza; od tej chwili można mówić o wyraźnie nieprzychylnych, a nawet wrogich opiniach pisarza o Napoleonie. Krytykowana jest cała polityka cesarstwa, zarówno scentralizowanie władzy w państwie, jak i toczone przez Francję wojny zewnętrzne. Chateaubriand zarzuca Napoleonowi tyranie, egoizm, brak wolności w kraju, a nawet posuwa się w swej zacieklej krytyce cesarza do odmówienia mu prawa do obywatelstwa francuskiego. Uważna lektura pamiętników Chateaubrianda pozwala jednak stwierdzić, iż stosunek pisarza do Napoleona nie jest całkowicie jednoznaczny. Mimo całej zawziętości ataków przeciw cesarzowi ich autor wydaje się jednocześnie cały czas zafascynowany osobą swojego przeciwnika. Dostrzega wielkość Napoleona i jego znaczenie w historii Francji, uważając go ciągle za wysłannika Opatrzności. Pamiętniki Chateaubrianda stają się niewątpliwie, wbrew woli ich autora, ważnym przyczynkiem w budowie legendy napoleońskiej.

⁶⁶ H. G i l l o t, op. cit., p. 138.